

SIGNET

Salon qui se
livre

A Paris, il n'est de printemps sans floraison de livres. Pour ce 27^e salon, le monde de l'édition a reçu, du 23 au 27 mars, plus de 150 000 visiteurs — le chiffre officiel n'est pas encore connu —, quelque 2000 auteurs français et étrangers et un nombre approximatif de 1200 éditeurs.

Cette année, l'invité d'honneur était l'Inde, choisie en septembre 2006 après défection de la Corée du Sud. Il a suffi de quelques mois au pays des contrastes et de la haute technologie pour organiser et afficher brillamment sa présence. Les 50 000 m² du hall d'exposition de la Porte de Versailles ont abrité, côte à côte, les ténors de l'édition comme Gallimard ou Flammarion et une constellation de petits éditeurs indépendants qui profitent de l'événement pour se faire connaître. Car, si pour le lecteur livre rime avec passion, pour l'édition et sa nébuleuse, il est aussi business, enjeu en termes d'image et de retombées financières. Le coût de l'emplacement est négociable et peut, pour un stand de 9 m² situé en périphérie et proche des lieux d'aisance, atteindre la somme de 2000 euros. Le livre est en effet le premier marché culturel en France, un pays empreint d'une forte tradition littéraire. Il est aussi synonyme de promotion sociale, voire de pouvoir et rares sont les candidats présents dans la campagne présidentielle qui n'ont pas encore « commis » un livre. Cette année d'ailleurs, une «terrasse politique» a été le lieu de débats sur les sujets de société au cœur de cette campagne.

L'Algérie a fait partie des 26 pays accueillis dans l'espace international du Salon du livre. Elle y a animé une rencontre autour des écritures d'Algérie avec Rachid Mokhtari auteur du *Nouveau souffle du roman algérien*, Nadia Sebki (*Sous le voile de mon âme*), Fayçal Ouaret (*Terres noires, Journal de Pauline Roland à Sétif*) et Fatiha Nesrine auteur de *La Baie aux jeunes filles*.

Pour Karim Chikh, des éditions Apic, membre du syndicat des éditeurs algériens, même si le stand est cette année réduit de moitié — 40 m² au lieu de 80 en 2006 — l'agencement est meilleur car ouvert sur l'extérieur. Quant à l'organisation, elle s'est elle aussi améliorée, d'un côté les éditions étatiques, de l'autre les éditeurs privés, les uns et les autres fonctionnant en toute autonomie. Ces derniers, 24 au total, ont organisé une opération de groupage des livres et de leur exportation afin d'assurer une meilleure efficacité. Ce stand est fréquenté par un large public. On y rencontre nombre de jeunes Algériens vivant en France et quelques pieds-noirs nostalgiques désireux d'échanges et avides de questions.

Saïd Yassine Hannachi, directeur des éditions Média-Plus, libraire à Constantine et gérant du stand Algérie déplore : «Il faut d'abord être publié en France pour être ensuite connu en Algérie.» Quant à l'état de l'édition algérienne, il reste optimiste tout en étant lucide : «Il faut en convenir, l'édition algérienne n'est pas en bonne santé mais on s'accroche et on investit dans la création littéraire.»

Meriem Nour

LEILA

“Double appartenance,

Le Soir d'Algérie : En tant qu'écrivaine, vous semblez vous situer sur une faille — à moins que ce ne soit une passerelle —, celle du rapport franco-algérien. Double culture, double appartenance. Richesse ou blessure ?

Leïla Sebbar : Je me situerais plutôt au croisement de l'Occident avec l'Orient, l'Afrique, l'Asie, pour être plus précise l'Europe, dont la France, et ses anciennes colonies avec toutes les migrations, les exils que cela suppose et la complexité des rapports dominants/dominés, aujourd'hui encore.

Bien sûr, l'Algérie, mon pays natal, le pays de mon père a la préférence. Double appartenance, oui, double culture, non. Mon père ne m'a pas donné son histoire, sa religion, sa langue.

J'ai dû, et c'est pour cette raison que j'écris, conquérir ces savoirs, seule, avec les armes intellectuelles que m'ont données mes père et mère, instituteurs laïques, gens du livre profane.

L'un des livres les plus importants qui composent votre autobiographie est *Je ne parle pas la langue de mon père*. Cette langue que vous ne parlez pas n'est-elle pas plutôt celle de l'émotion ?

L'arabe, la langue de mon père que je ne parle pas, que je ne veux pas apprendre comme un simple instrument de communication, cette langue que j'aime entendre sans la comprendre, la langue des femmes arabes algériennes, peu nombreuses, de ma courte vie dans l'Algérie française et coloniale, oui, c'est la langue de l'émotion.

Sans elle, absente mais profonde en moi, je n'aurais pas écrit parce que c'est l'exil de la langue de mon père qui me fait écrire.

Vous êtes une écrivaine plutôt prolifique avec un ou deux livres par an. Qu'est-ce qui vous démange dans l'écriture ?

La publication correspond au rythme de l'édition plus qu'à celui de l'écriture. Ce qui est publié durant la même année n'a



pas été toujours écrit la même année. J'écris dans des genres littéraires différents, ce qui me permet de publier chez des éditeurs différents et à un rythme qui fait croire à une prolixité qui n'est pas la mienne. Je ne travaille pas au même rythme pour un livre collectif d'inédits sur un thème que je choisis, qui m'intéresse et qui intéresse

se aussi d'autres écrivains, que je dirige et auquel je collabore (un à deux ans de travail avant publication) pour un recueil de nouvelles, thématique ou non, pour un roman ou un récit autobiographique.

Vous êtes également une organisatrice. Vous avez coordonné plusieurs ouvrages collec-

tifs. A quel besoin correspond ce partage des écritures ?

Ces livres collectifs d'inédits d'écrivains (je m'adresse toujours à des écrivains parce que je pense qu'un récit autobiographique peut avoir une forme littéraire et c'est ce que je souhaite, pas seulement du témoignage à l'état brut) m'intéressent parce qu'ils explorent une histoire commune à divers écrivains, une histoire d'exil dedans et dehors. Ces récits constituent à la fois une mémoire, une histoire singulière et collective qui peuvent servir à éclairer l'Histoire. Mêler l'intime et le politique, c'est ce que je fais depuis que j'écris et c'est ce que j'aime faire avec d'autres qui sont, en quelque sorte, mes compagnes dans ces aventures particulières.

Vous semblez être particulièrement intéressée par le langage de la photo puisque vous avez participé à la publication de livres de photos de femmes algériennes. Quel message souhaitez-vous faire passer à travers ces photos de femmes ?

C'est l'image qui m'intéresse (photos, peinture, dessins...). Parce qu'elle est à la fois représentation et trace.

●●●

Bio-bibliographie de Leïla Sebbar

Leïla Sebbar est née à Aflou, d'un père algérien et d'une mère française, institutrice.

En 1957, son père est arrêté par l'armée française et incarcéré à Orléansville (aujourd'hui Chlef) durant plusieurs mois. Ses père et mère vivent en Algérie jusqu'en 1968, puis à Nice.

Leïla Sebbar, après une année en classe préparatoire (Hypokhâgne) au lycée Bugeaud d'Alger, quitte l'Algérie en 1961. Elle poursuit des études supérieures de lettres à l'université d'Aix-en-Provence où elle passe deux années au cours desquelles elle crée, avec des amis étudiants, la première cinémathèque.

En 1963, elle s'installe à Paris, où elle vit aujourd'hui. Diplômée de l'Education nationale, elle enseigne la littérature française tout en poursuivant son travail de recherche.

Derniers ouvrages parus

C'était leur France, en Algérie, avant l'indépendance, textes inédits recueillis par Leïla Sebbar, Gallimard, 2007.

Le Ravin de la femme sauvage, Editions Thierry Magnier, 2007.

Mon père, textes inédits recueillis par Leïla Sebbar, Editions Chèvre-feuille étoilée, 2007.

2007.

Leïla Sebbar, Emma Belhaj Yahia, Maïssa Bey, Rajae Benchemsi, Cécile Oumhani. *A cinq mains*, Elyzad, 2007.

Les Femmes au bain, Bleu autour, Collection d'un Lieu l'autre, 2006.

L'Habit vert, Editions Thierry Magnier, 2006.

Amours rebelles, Bey, Maïssa, Sebbar, Leïla, Traversac, Behja, Chèvre-feuille étoilée, 2005.

Val-Nord, fragments de banlieue, texte de Leïla Sebbar, photographies de Gilles Larvor, Stock, 1984, Editions Thierry Magnier, 2005.

Algériens frères de sang : Jean Sénac, lieux de mémoire, Photographies de Yves Jeanmougin, texte de Leïla Sebbar, Métamorphoses, 2005.

Parle mon fils, parle à ta mère, Stock, 1984, Editions Thierry Magnier, 2005.

Journal de mes Algéries en France, Bleu autour, 2005.

Isabelle l'Algérien. Nouvelles et récits du Magreb. Dessins de Sébastien Pignon, Al Manar, 2005.

Zizou l'Algérien, Éditions ANEP, Algérie, 2005.

Mes Algéries en France, Carnets de voyage Bleu autour, 2004.

SEBBAR :

oui ; double culture, non”

●●●
J'ai vécu ma vie algérienne (enfance, adolescence, séparée du réel immédiat), j'ai passé les années de la guerre en internat derrière de hauts murs aveugles... C'est comme si j'avais été voilée. Mais un voile qui laisse un œil ouvert comme l'œil d'une caméra, d'autant plus agile et aigu qu'il doit paraître indifférent. C'est vrai que les femmes occupent une place privilégiée à l'image, les images qui m'inspirent sont habitées par des femmes, des femmes enfermées, des femmes en exode avec des enfants (photos de guerre que je découpe dans la presse), des femmes voilées, j'aime les femmes voilées (comme romancière, pas comme citoyenne...), elles me bouleversent toujours.

Le thème de la femme, et plus particulièrement de la femme souffrante, est central dans votre œuvre. Est-ce que, selon vous, la souffrance fait partie intégrante de la situation faite aux femmes dans les pays du Maghreb ?
Ce n'est pas du tout «la

femme souffrante» qui m'intéresse. Les femmes que je mets en scène sont des femmes en révolte, en résistance (bien sûr contre ce qu'elles subissent, où qu'elles se trouvent, au Maghreb ou ailleurs).

La violence occupe une place importante dans mes histoires : violence coloniale, violence des guerres, violences domestiques et familiales, les femmes et les jeunes filles cherchent à échapper à ce qui les contraint à la résignation, la soumission...
La fugue dans mes nouvelles et romans est l'une des formes de ces transgressions multiples qui s'expriment en actes ou en paroles. J'aime les rebelles, je leur donne la meilleure place dans mes livres, hommes, femmes, enfants.

Dans votre dernier livre, Les femmes au bain, vous poursuivez la défense et l'illustration de la cause des femmes. Vous poussez la porte d'un lieu interdit : le hammam. Dévoilement, purification. Le hammam est-il encore aujourd'hui le lieu de

l'intimité féminine ?

Les femmes au bain, «bain turc», «bain maure», «hammam», le même lieu où se «purifient» les femmes entre elles, côté corps, côté esprit par la liberté des mots. C'est pour moi un lieu à la fois symbolique et réel, nécessaire aux femmes, toutes les femmes. La surveillance patriarcale, sociale, familiale ne s'exerce

plus aussi directement (il y a bien quelques vieilles femmes qui veillent à la morale, mais...). Les femmes parlent et se parlent. Sans réserve, en confiance.

Elles disent leurs rêveries, leurs colères, des secrets dans l'intimité qu'elles partagent quelques heures durant. Elles se racontent des histoires, vraies ou fausses. Les fables

et les contes servent à l'initiation des plus jeunes, attentives aux mots des femmes, mères, épouses, amantes, savantes ou illettrées, aventurières ou sédentaires. Elles écoutent la scène du monde raconté par les femmes, aujourd'hui encore. J'en suis convaincue, bien que je n'aie pas au hammam.

Propos recueillis par Bachir Aggour

“VINCI SOIT-IL” (*)

Dda Vinci, le berberichon

Qu'est-ce qui prédisposait ce Berrichon à se projeter berberichon, cet ingénieur doublé d'un footballeur à devenir chanteur, ce militant anarchisant à s'encarter au PC ? La biographie du chanteur Claude Vinci, écrite par Marie-Joëlle Rupp, tente de répondre aux questions que soulèvent ces métamorphoses continues. C'est peu dire que Claude Vinci est un homme qui a toujours été en mouvement. En mouvement dans l'espace, mais aussi dans les pensées et les idées. Et comme tout transhumant, ses haltes valent ses hâtes, elles sont rapides et marquantes.

Ses haltes ont été des amitiés motrices et des amours inépuisés. Il se lance dans la chanson à texte, un genre à rebrousse-succès, dans le sillage d'Yves Montand et de Simone Signoret, les potes tutélaires qui ont guidé ses premiers pas. Mais avant de pousser le chant comme on brandit le poing fermé, avec détermination et poésie, Claude Vinci aura été à l'âge de 16 ans résistant dans son Berry natal, puis un footballeur prometteur qui a atteint le niveau de l'équipe de France juniors, étudiant à l'école des Arts et métiers qui fera de lui un ingénieur. Et parce que, adolescent, il a vu son père enterrer le poème «Liberté» d'Eluard et qu'il a vu Adrienne donner sa jeune vie pour cette même liberté, Claude Vinci a su dans quelle direction orienter ses pas : celle de la justice et de la solidarité avec les causes justes.

C'est tout naturellement que, rappelé pendant la guerre d'Algérie, il estime de son devoir de faire la belle. Mais cet homme ne faisant rien comme tout le monde, sa désertion du bled se fera naturellement, sans que l'armée, frappée pour une fois de bonne cécité, s'en aperçoive au point où, quelque temps plus tard, il bénéficie d'un arriéré de soldes.



Mais le mal est doublement fait. D'abord, Claude Vinci, revenu à Paris plus aguerri que jamais, continue de soutenir le FLN avec une détermination surmultipliée par la clandestinité et la conscience de n'avoir plus rien à perdre. Ensuite, d'avoir été témoin des horreurs commises «là-bas» par une armée dont on lui fait endosser l'uniforme a boosté sa répulsion de ces grands groupes qui font passer leurs intérêts coloniaux pour ceux de la France.

C'est donc un artiste trempé dans la douleur et un combattant rodé qui allait monter au front, et à plusieurs fronts. Il sera aux côtés de Mohammed Boudia militant pour la cause palestinienne, montera en premières lignes dans les luttes

syndicales en faveur des artistes dont les droits sont piétinés. Et il continue, fidèle à ses amours de jeunesse, ces utopies flamboyantes, à être disponible partout où ses idéaux le sollicitent.

Toutes ces vies résumées en une seule, celle de Claude Vinci, Marie-Joëlle Rupp a su les rendre, en ayant fait usage d'une qualité exceptionnelle d'écoute, dans une superbe cohérence. Elle a beau s'effacer derrière le personnage dont elle rédige une biographie plus qu'autorisée, on sent sa touche personnelle : une écriture fluide et pudique.

B. A.

(*)Vinci soit-il, Marie-Joëlle Rupp ; Le temps des cerises.

Vinci ciné

A propos de Claude Vinci, il faut signaler le film documentaire très touchant réalisé par M'barek Menad, avec des bouts de ficelles. Le réalisateur est retourné sur les traces du déserteur Claude Vinci, qui a tiré sa révérence à l'armée française après avoir assisté à un massacre de populations civiles en Kabylie. M'barek Menad a extrait, à partir de cette histoire, une sorte de morale qui se résumerait à cette mise en garde bienvenue : méfions-nous du manichéisme qui englobe les méchants dans un camp et tous les bons dans l'autre.

“Les femmes au bain” (*)

L'écriture de Leïla Sebbar est envoûtante. Sans doute parce qu'elle est proche du cœur, des mots simples, nets, vifs, un peu écorchés comme le sont les femmes dont les rêves et les plaintes couvrent les pages de ses œuvres. Dans *Le Bain des femmes*, son dernier roman paru chez Bleu autour, elle nous convie à l'écoute de l'intime suintant dans la chaleur moite du hammam. Mots et maux de femmes s'égrènent comme une litanie, tantôt par la bouche de la Bien-aimée, tantôt par celle de l'Etranger de sang, l'amant emprisonné sur ordre des frères de l'amoureuse.

L'écriture est gourmande, fluide et bavarde telle la parole de ces femmes qui parlent toutes à la fois, libérées du carcan de l'autorité des mâles. Les histoires se chevauchent, s'entrecroisent comme dans les souvenirs où se mêlent le vécu individuel et les bribes de mémoire collective.

De qui parlent-elles ? «Des hommes, époux, amants (oui amants), pères et frères qui ont détourné l'héritage des absents, des sœurs débiles, des veuves et des orphelins...» Les personnages se bousculent, femmes jeunes ou vieilles, savantes ou illettrées, folles ou sages, vierges ou courtisanes, saintes ou pécheuses, orphelines ou filles aimées, esclaves ou maîtresses, conteuses, voyantes, saltimbanques, marâtres... Elles parlent d'amour illicite, adultère ou saphique, d'amour sublimé ou charnel. Elles questionnent : «Pourquoi cherchent-ils à punir la femme, pour sa beauté de femme et sa puissance de mère ? Une haine qui vient de si loin avec une telle force, pourquoi ? (...) Pourquoi cette nuit de noces et de sang, terreur et malheur ?...»

Entre rires, chuchotements et confidences, les images du chaos des «années maudites» sont prégnantes : «ces hommes-là ont interdit les bains, douceur et volupté, les femmes doivent souffrir depuis la naissance jusqu'à la mort, non pas au service de Dieu, au service des hommes, père, frère, mari (...) au nom d'un Dieu que je ne reconnais pas, il a brûlé les âmes, arrêté les mots et les vers, décapité les corps des résistants et des résistantes, éventré, égorgé. (...) ils sont nés de femmes et ils ne sont pas humains.»

Ce roman est un hymne à la liberté, un long chant de résistance à la négation de l'amour. Leïla Sebbar n'a oublié ni la langue ni la culture de son père, qui la rattachent l'une et l'autre à cette longue lignée de femmes rebelles, illustres ou anonymes.

Meriem Nour

* *Les Femmes au bain*, Leïla Sebbar, Ed. Bleu autour, sept. 2006